Paul Willis, *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*

Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2011

Ugo Palheta

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/5512>

DOI : 10.4000/travailemloi.5512

ISSN : 1775-416X

Éditeur

DARES - Ministère du Travail

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012

Pagination : 86-88

ISSN : 0224-4365

Référence électronique

Ugo Palheta, « Paul Willis, *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers* », *Travail et Emploi* [En ligne], 129 | janvier-mars 2012, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/5512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/travailemloi.5512>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares)

Paul Willis, *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*

Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2011

Ugo Palheta

RÉFÉRENCE

Paul Willis, *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2011, 438 p.

- 1 Souvent cité depuis sa parution en 1977 sous le titre *Learning to Labor*, le livre de Paul Willis n'avait jusqu'à maintenant pas donné lieu à une traduction en français. La revue *Actes de la recherche en sciences sociales* avait bien, dès 1978, publié un article d'une dizaine de pages reprenant plusieurs passages importants de l'ouvrage, mais il manquait au lecteur francophone un grand nombre d'éléments cruciaux de l'analyse de Paul Willis. On doit donc savoir gré aux éditions Agone d'avoir pris l'initiative, pour inaugurer une nouvelle collection intitulée « L'ordre des choses », de faire traduire et de publier un texte difficile, truffé d'expressions familières propres au monde ouvrier anglais et ancré dans les débats théoriques des années 1970. D'autant plus que cette édition comporte, outre une préface et une longue postface des directeurs de la collection – Sylvain Laurens et Julian Mischi – revenant sur l'actualité de *L'école des ouvriers*, un entretien avec Paul Willis, qui permet de lier cette étude à la trajectoire sociale de son auteur, mais aussi au contexte social et théorique dans lequel elle a été réalisée.
- 2 Avant d'en venir à l'ouvrage lui-même, il n'est pas inutile de faire retour en quelques mots sur son contexte (théorique) de production, c'est-à-dire sur l'espace des problèmes dans lequel il s'inscrit. Selon une opposition toute scolaire, on distingue généralement en sociologie de l'éducation les théories de la reproduction – qu'on ait en

tête les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ou, dans le contexte anglo-saxon, ceux de Samuel Bowles et d'Herbert Gintis¹ –, aux théories de la résistance, dont *L'école des ouvriers* constituerait un exemple emblématique. Le sous-titre de l'ouvrage – *How working-class kids get working-class jobs* – suffit à souligner le caractère schématique d'une telle opposition. L'intérêt même du travail de Paul Willis tient dans la volonté de dépasser ce type d'opposition en rappelant, description ethnographique à l'appui, que le processus de reproduction sociale, auquel l'institution scolaire contribue selon ses règles et procédures propres, ne s'opère pas sans conflits ni contradictions. Membre du *Center for Contemporary Cultural Studies*, dirigé alors par Stuart Hall et Richard Hoggart, Paul Willis s'est ainsi montré attentif à la dimension culturelle et conflictuelle de la scolarisation des classes populaires, et a cherché à saisir, dans leur cohérence symbolique, les attitudes des jeunes d'origine ouvrière face à l'école, au travail ouvrier, à leur condition sociale et à l'avenir.

- 3 Pour entrer dans le travail de Paul Willis, on peut rappeler la question posée par l'auteur dès l'abord de l'ouvrage : « La difficulté, lorsque l'on tente d'expliquer pourquoi les enfants de bourgeois obtiennent des boulots de bourgeois, est de savoir pourquoi les autres les laissent faire. La difficulté, lorsque l'on tente d'expliquer pourquoi les enfants de la classe ouvrière obtiennent des boulots d'ouvriers, est de savoir pourquoi ils se laissent faire » (p. 3). Afin de résoudre cette énigme, Paul Willis a réalisé une enquête de terrain de plusieurs mois sur un groupe d'adolescents fils d'ouvriers d'une ville industrielle des Midlands (rebaptisée *Hammertown*). Il a ainsi pu observer quotidiennement leurs comportements en salle de classe, les interroger régulièrement sur la base de ces observations, et les suivre jusqu'à leur sortie de l'institution scolaire, qui coïncide de près avec leur entrée dans l'univers de l'usine. Il s'agissait pour lui, comme l'écrivent Laurens et Mischi, de saisir la reproduction sociale « par en bas », en donnant une grande place à la production de significations par les jeunes eux-mêmes et sans postuler que cette production constituerait un simple « réflexe de vaincu », autrement dit une forme de rationalisation subjective et *a posteriori* de leur élimination scolaire.
- 4 On pourrait résumer la thèse défendue par Paul Willis comme suit : dans une société structurée par des rapports de classe, et au sein de laquelle le système d'enseignement joue un rôle crucial dans la reproduction de ces rapports et la distribution des places, la scolarisation de masse ne peut pas ne pas engendrer des comportements oppositionnels parmi ceux qui ont objectivement le moins à attendre et à espérer de l'institution scolaire, autrement dit les élèves issus des classes populaires. Or, cette opposition a toutes les chances, non pas d'enrayer le processus de reproduction sociale (comme l'imagine un populisme prompt à mythifier toute action autonome émanant des classes dominées), mais de contribuer à sa réalisation. C'est ce que l'on a proposé d'appeler le « paradoxe de Willis »² : à travers la résistance active et créative, opposée à une scolarisation jugée vaine, ennuyeuse et répressive, les jeunes des classes populaires tendent à précipiter leur relégation objectivement probable vers des positions socioprofessionnelles souvent similaires à celles de leurs parents (ouvriers et employés). Or, s'ils n'accordent guère de crédit à l'idéologie méritocratique, c'est-à-dire aux promesses de mobilité sociale mises en avant par l'institution scolaire, s'ils considèrent que l'école, quoi qu'ils fassent, est vouée à ne pas être payante pour eux, c'est que leur expérience du monde social leur fait apparaître comme objectivement improbable la réalisation de ces promesses.

- 5 Les « gars » (*lads*) vont donc chercher non seulement à se soustraire à la discipline scolaire, préférant les satisfactions immédiates induites par l'appartenance au groupe de pairs, mais aussi à sortir du système d'enseignement aussi tôt que possible afin d'obtenir un emploi, généralement ouvrier, et ainsi accéder rapidement à une indépendance financière, c'est-à-dire au statut valorisé d'adulte. Manifeste aussi bien dans les conduites en salle de classe que dans le rapport aux savoirs ou les choix d'orientation, la culture anti-école (*counter-school culture*) que développent les « gars » dans le cadre du groupe de pairs emprunte largement selon Paul Willis à la culture d'atelier, telle qu'elle s'exprime dans les attitudes au travail des ouvriers, et notamment dans leur rapport à la discipline d'usine ou à l'autorité patronale. Ce sont ce que Willis nomme les « pénétrations », c'est-à-dire « les impulsions qui, à l'intérieur d'une forme culturelle, contribuent à faire en sorte que ses membres appréhendent leurs conditions sociales d'existence et leur position au sein d'un ensemble plus vaste [ici la classe ouvrière] » (p. 210). La culture anti-école apparaît donc comme un pan d'un ensemble culturel plus vaste que l'on peut résumer sous le nom de « culture ouvrière » (et dont Michel Verret avait proposé, pour la France, une forte description³).
- 6 Mais la culture anti-école est à la fois populaire et masculine, dans la mesure où elle se fonde sur l'opposition entre la « théorie », réduite par ces jeunes à un vernis inutile et prétentieux, et la « pratique », qui seule permet selon eux de juger un homme (selon l'adage populaire « c'est au pied du mur qu'on voit le maçon »), mais aussi sur la valorisation viriliste du travail « manuel », ou plus précisément de l'engagement volontaire dans un travail physiquement éprouvant. C'est pourquoi les « gars » prennent soin de s'opposer – comme le dehors au-dedans ou l'actif au passif – aux femmes, ces dernières étant exclues de la production matérielle dans la sphère marchande (tout en étant assignées aux tâches matérielles dans la sphère domestique), mais aussi aux « fayots » (*ear' oles*). Également issus des classes populaires, ces derniers cherchent en effet à réussir à l'école et par l'école, et apparaissent à ce titre aux yeux des « gars » comme des petit-bourgeois (au sens de Bourdieu⁴). Outre les « pénétrations » évoquées plus haut, Paul Willis met ainsi en évidence des « limitations », qui désignent « les blocages, les diversions et les effets idéologiques qui troublent ou gênent le développement complet et l'expression entière de ces impulsions » (p. 210). Selon lui, les trois « limitations » principales consistent dans la division entre travail manuel et intellectuel, la division de genre et la division raciale. Dans chacun des cas, ces divisions viennent « troubler » le développement de la culture anti-école en tant que dimension de la culture ouvrière, en désignant un « autre » inférieur et exclu (les « fayots », les filles, les « pakis »).
- 7 Pour finir sur quelques remarques critiques à propos de *L'école des ouvriers*, on peut tout d'abord noter qu'une des forces de l'ouvrage – la volonté de ne pas s'en tenir à un pur « compte rendu de comptes rendus » (pour reprendre les mots de Bourdieu parlant de l'ethnométhodologie) et de prendre le risque de l'interprétation – fait aussi sa faiblesse. Ainsi l'auteur se perd-il parfois dans des discussions théoriques éloignées de son objet, enracinées dans les débats qui avaient cours au sein du *Center for Contemporary Cultural Studies*. Heureusement, l'ethnographie – dont Paul Willis a par la suite théorisé les vertus dans *The Ethnographic Imagination* (2000) – nous ramène toujours sur le terrain de l'étude empirique des pratiques et des formes de conscience proprement populaires. Ensuite, on peut se demander ce que l'interprétation proposée par l'auteur doit aux conditions mêmes dans lesquelles a été réalisée la recherche. Plus précisément, les

profits d'intelligibilité permis par l'enquête ethnographique ont leur revers : les rhétoriques d'autovalorisation subjective dont le groupe de pairs est le support ne constituent-elles pas, dans certains cas, une stratégie de présentation de soi ? Les « gars » retournent-ils le stigmatisme parce qu'ils ont effectivement intériorisé la supériorité de la pratique sur la théorie et la dignité du travail ouvrier ou, mettant en scène leur rébellion contre le système éducatif, leurs discours constituent-ils une manière de rationalisation, permettant de se faire valoir devant l'enquêteur ? Enfin, il nous semble que le problème de la transition de ces jeunes vers l'emploi – ici l'emploi ouvrier – demeure peu étudié par Paul Willis, dont l'apport essentiel tient dans la description fouillée et, osons le mot, *dialectique*, des attitudes propres aux garçons d'origine ouvrière à l'égard des études et de l'institution scolaire.

- 8 Reste un ouvrage dont on ne peut que conseiller une lecture attentive, tant il constitue une contribution décisive à une sociologie du populaire refusant les tentations croisées du populisme et du misérabilisme⁵. Il nous semble notamment permettre de poser la difficile question des effets, sur les cultures et les classes populaires, des transformations conjointes qui ont affecté, à partir des années 1980 en France, l'institution scolaire et le système productif.

NOTES

1. Bourdieu P., Passeron J.-C. (1970), *La reproduction*, Paris, Minuit; Bowles S., Gintis H. (1976), *Schooling in capitalist America*, New York, Basic Books.
 2. Voir Palheta U. (2011), « Retour sur le paradoxe de Willis : les destins scolaires des jeunes d'origine populaire dans l'école massifiée », *Revue Agone*, n° 46, pp. 87-111.
 3. Verret M., Creusen J. (collab.) (1996 [1986]), *La culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales ».
 4. « Le petit-bourgeois est un prolétaire qui se fait petit pour devenir bourgeois » in Bourdieu P. (1974), « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, vol. 15 n° 1, p. 25.
 5. Grignon C., Passeron J.-C. (1989), *Le savant et le populaire*, Paris, Le Seuil/Gallimard.
-

AUTEURS

UGO PALHETA

Université Lille 3-GRESO-OSC